

Un chef de bandit

DANS la ville de Mouping, non loin de ses fortifications, se dresse le "Yamen" du Mandarin.

C'est un lourd bâtiment d'une architecture barbare ; colonnades massives, piliers trapus, murs épais où serpentent des fresques de couleurs voyantes représentant des dragons, des tigres et quelques scènes guerrières des temps antiques, mais que les intempéries des saisons ont décolorées et rendues méconnaissables en maints endroits. Par contre, la pluie a ravivé la couleur vermillon qui orne le bas des murailles, le vernis noir des tuiles et le feuillage qui pousse sur les toits, car les toits sont crevés et de la terre que le vent y porta peu à peu, des arbrisseaux jaillissent, vigoureux et puissants, comme en des jardins suspendus.

Cet énorme édifice élevé d'un seul étage, est de forme quadrangulaire. Un grand portique de bois peint en bleu et étagé sur ses deux faces, donne accès dans une longue cour plantée d'acacias, au bout de laquelle s'élève un mur percé de plusieurs portes. Après en avoir franchi le seuil, une seconde cour apparaît, plus petite que la première, et là, dans un coin se dessine une pagode vermoulue flanquée de deux lions de bronze. Au delà une autre cour frappe encore la vue : ses murs sont recouverts d'affiches, où des caractères de diverses couleurs, tracés par la main des lettrés les plus habiles et les plus renommés, font l'admiration des curieux qui se pressent dans cette enceinte.

Tout au fond trois corps d'habitations sont reliées entre elles par des vérandas aux colonnes de bois sculpté, où ça et là de larges baies aux stores abaissés laissent deviner les arbres d'un minuscule jardin. Une pénombre règne sur toutes ces choses et leur donne un air de sévérité et de grandeur. Au milieu, un escalier de larges pierres conduit à une immense salle très simplement ornée. Sur un des côtés, un lit de repos couvert de peaux de renard étend ses coussins moelleux au-dessous de trois panneaux de soie peinte. De l'autre côté, se voit une rangée de sièges en bois recouverts d'un carré de toile rouge et au centre, une table longue protégée par un tapis vert, à l'extrémité de laquelle un scribe son pinceau à la main se tient prêt à transcrire les questions et les réponses du jugement.

En arrière de la table, sur un fauteuil élevé, au dossier de marbre, est assis le juge du district. Ce mandarin est un homme de taille moyenne, aux cheveux drus et courts, à la moustache clairsemée, grise et tombante, aux yeux très noirs d'une fixité inquiétante et qui brillent d'un éclat presque insoutenable. Ses mains

fines et élégantes sortent, comme des jades, des longues manches de sa robe de soie bleue.

A sa gauche, cinq ou six satellites armés se tiennent debout ; tout près de la barre des témoins, à sa droite, se dresse une sorte de colosse, tenant en mains un gros bambou dont la pointe est légèrement aplatie. Il a le crâne étroit, le nez épaté, une bouche bien fendue hors de laquelle saillent deux dents jaunâtres pareilles à des défenses de sanglier. Il est vêtu d'un pantalon et d'une veste de toile grise aux courtes manches et ouverte sur la poitrine, laissant ainsi apercevoir son torse massif et ses bras musclés terminés par des poings énormes. Impossible de rêver un type plus parfait de brute bestiale et bornée, capable de commettre toutes les cruautés, pour le seul plaisir d'assouvir ses instincts de fauve. C'est le bourreau attitré du mandarin, qui l'apprécie tout particulièrement pour sa force et sa férocité.

Devant le mandarin trois hommes sont à genoux. Le premier est âgé de quarante ans à peine ; son regard loyal est fixé sur le juge, sa figure énergique respire un air de bonté et son maintien est modeste et distingué tout à la fois. Le second... quel âge a-t-il ? On ne saurait le dire à voir son visage parcheminé, dont les traits paraissent sculptés dans du vieil ivoire ; il tient sa tête inclinée, ayant déjà honte, sans nul doute, de se trouver là. Le troisième ressemble beaucoup au premier : même taille et presque même traits, mais le regard est cruel et tout le visage sue par les pores le mensonge et la fourberie...

Le mandarin agite une sonnette, tous les yeux des spectateurs deviennent attentifs... le jugement va commencer.

D'une voix criarde, il s'adresse au plus vieux. "Quel est ton nom ?"

— Je m'appelle Li et voici mes deux fils.

— Que demandes-tu ?...

— "Ta Lao Ye" je viens réclamer justice.

— Contre qui... ? — Contre mon premier fils : je suis âgé et impotent et cet ingrat qui possède de nombreuses maisons et presque cent "mou" (1) de terre, ne veut plus s'occuper de moi ni de sa mère. Devenu chrétien, il aime mieux prêter quelques travées de maison au Tien tchou tang (2) et dépenser de l'argent pour soutenir une école de la mission...

— Et toi, ajoute le mandarin en interrogeant le deuxième fils, de quoi te plains-tu ?...

— Oh ! Ta Lao Yé, moi le tout petit, j'accuse mon frère aîné ici présent d'avoir mal fait le partage de nos biens et de s'en être réservé la plus large part..."

Le juge, toujours impassible tournant ses regards vers le premier lui dit : "Qu'as-tu à répondre à ces accusations."

(1) Arpent de terrain.

(2) Mission catholique.